

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.

VII

(Suite)

L'amman insistait vivement pour un jugement immédiat, les échevins et le drossart interrogeaient le baron du regard, comme s'ils espéraient de lui un conseil qui les tirât de leur triste et ridicule incertitude; mais le gentil-homme; dont l'hésitation égalait celle des juges, levait les épaules sans rien dire.

— Quelque résolution que vous vouliez prendre, messieurs les échevins, dit le drossart, retirez-vous dans la pièce voisine, et délibérez avec calme et avec sagesse.

Les juges allaient se lever, lorsqu'ils furent tout à coup frappés de surprise. Une rumeur étrange s'élevait devant la maison communale; on eût dit qu'une émeute soulevait la population de D'worp, si calme d'ordinaire: qu'elle manifestait son mécontentement par des cris ou qu'elle voulait même menacer les juges.

Le baron, irrité de la hardiesse de ses vassaux, se leva pour sortir; mais il n'était pas encore au milieu de la salle, qu'il recula frappé de stupeur.

Sur le seuil de la porte venait d'apparaître un être difforme, un jeune paysan qui avait plutôt l'air d'un sauvage ou d'un animal que d'une créature humaine. Ses habits déchirés étaient tout souillés de boue; une partie de ses cheveux se dressait en grosses mèches ébouriffées; le côté droit de sa tête était enveloppé de linges dont l'affreuse couleur brun-rouge paraissait n'être que du sang caillé. Un de ses yeux était gros comme une pomme, et toute sa figure, de ce côté, était pleine de taches noires, bleues et jaunes. Il était évident que ce jeune homme avait reçu un terrible coup. Peut-être s'était-il blessé ainsi en tombant d'une hauteur.

Le doute cessa lorsque Urbain, qui le reconnut d'abord; s'écria joyeusement:

— Blaise Slyphsteen, notre domestique! Il vit, il vit!

Blaise haletait fortement, et ne parvenait pas à reprendre haleine; il essuyait avec sa manche la sueur qui dé coulait de son front; sans doute il avait couru jusqu'à épuisement de forces. Tout le monde s'attendait à une nouvelle tournure de l'affaire, car ce témoin pouvait, mieux que tout autre, expliquer comment l'agression et le meurtre s'étaient passés. Les échevins avaient repris place sur leurs fauteuils.

— Blaise Slyphsteen, dit le drossart, vous étiez

présent lorsque Marc Cops fut tué d'un coup de couteau. Expliquez-nous avec franchise ce que vous savez de cet événement.

— Messieurs, s'écria le valet de ferme sans faire attention à la question du drossart, vous voulez condamner mes bons maîtres... mais vous pouvez me pendre, me rouer... Plutôt mourir à la potence que d'être ingrat et lâche et de brûler éternellement en enfer. Laissez aller mes maîtres en liberté. C'est moi qui suis coupable; c'est moi qui ai tué le vilain et méchant Marc Cops. Il l'avait bien mérité, messieurs; voyez ma tête... Mais c'est égal, pendez-moi!

Un murmure d'étonnement courut dans la salle. On espérait voir clair dans cette affaire, et voilà qu'il y avait trois accusés au lieu d'un!

— Mon père, mon père, Dieu soit béni! Ce n'est donc pas vous qui avez donné le coup de couteau? murmura Urbain d'une voix étouffée.

— Ah! quel bonheur! Ce n'est donc pas lui, Urbain, qui a frappé Marc! répondit le fermier sur le même ton.

— Encore une nouvelle ruse! grommela l'amman. Ces gens-là se moquent impudemment de la justice!

Le baron dit quelques mots à l'oreille du drossart. Celui-ci frappa trois coups de maillet sur la table et s'écria:

— Que personne ne parle sans ma permission! Peut-être ce témoin est-il plus sérieux que nous ne pensons; écoutons-le avec calme... Blaise Slyphsteen, vous prétendez que c'est vous qui avez tué Marc Cops. Pouvez-vous le prouver?

— Certes, messieurs; mais je ne le puis pas en deux mots.

— En autant de mots que vous voudrez; mais soyez sincère surtout.

— Il faut savoir, messieurs, commença le domestique, que l'impie Marc Cops avait l'habitude de me maltraiter. Quelques jours avant le malheur, il m'avait presque arraché une oreille. Dire que je l'aimais pour cela, vous ne le croiriez pas. A la kermesse de Beersel il voulut, par haine et par jalousie, empoigner mon jeune maître Urbain, et le frapper à la tête avec une pinte de grès. Je m'interposai pour détourner le coup, mais Marc me saisit à la gorge et me jeta à dix pas, si rudement, messieurs, que j'entendis craquer mes côtes. Je me demandai si les faibles n'étaient créés que pour être battus, et les forts pour maltraiter impunément les autres. J'enviai le petit animal qui, plus faible encore que moi, a pourtant un aiguillon pour se défendre et se venger. Cela me donna l'idée de me fabriquer aussi un aiguillon; car j'avais résolu en moi-même de ne plus supporter un seul coup de Marc sans en tirer vengeance. Je quittai la plaine du tir, et me rendis au cabaret du